

Livres & idées

SOMMAIRE >>> La quête africaine de Stéphane Audeguy P. 12 >>> Relire le Cantique des Cantiques P. 13

>>> L'héritage prospère d'Edgar Allan Poe P. 14-15 >>> Le feuilleton de Bruno Frappat : Balises dans l'univers des livres P. 16

Le silence dans leur sillage

Faisant d'un secret de famille le point de départ d'un roman captivant, Fabrice Humbert mêle sa quête identitaire à une réflexion philosophique sur le Mal et sur l'écriture dans l'Europe du XX^e siècle

L'ORIGINE DE LA VIOLENCE de Fabrice Humbert Éd. Le Passage, 316 p., 18 €

Il est courageux à l'auteur de s'être lancé sur une terre déjà abondamment arpentée, celle de ce qu'il est communément convenu d'appeler « littérature de la Shoah ». Mais la vérité est que Fabrice Humbert, malgré les apparences et s'il développe ces thèmes, toisant Adorno et ses préceptes, n'a pas écrit un roman sur la déportation, les camps de concentration et l'Holocauste. Il a élargi le champ, à travers l'histoire personnelle d'un trentenaire au début du XXI^e siècle, en tressant l'un à l'autre les nombreux fils de la violence des hommes, plus particulièrement depuis un siècle en Europe, et des événements qui s'enracinent là où le Diable aurait laissé son empreinte. « *La vaste imagination de l'enfer moyenâgeux, écrit-il, l'enfer de Dante et de Bosch, fait apparaître le délire humain dans ses plus redoutables composantes. Les camps de concentration sont l'enfer réalisé, parce que le terrible mélange d'un ordre de fer et des plus affreuses pulsions humaines a fait surgir sur la terre tout ce que des représentations séculaires avaient imaginé. Les camps sont l'Homme. Entrer dans un camp, c'est pénétrer dans un délire glacé.* » Fabrice Humbert ne prétend pas expliquer la récurrence de la barbarie dans l'Histoire, il trace avec assurance une histoire qui tente de remonter aux origines, les siennes (réelles ou fictives) et celles du moment où, guerre après guerre, fait divers après fait divers, les choses basculent.

Tout commence par une visite du Musée de Buchenwald, où le narrateur, professeur dans un lycée franco-allemand, s'est rendu avec ses élèves. Derrière une vitrine, une photographie prise en décembre 1941 et le regard d'un homme, prisonnier du camp en partie dissimulé par le sujet principal, un officier nazi, le docteur Erich Wagner. L'inconnu est l'exactsosie de son père, Adrien Fabre, fils du préfet Marcel Fabre, héritier d'une famille de la bourgeoisie normande où les secrets sont aussi bien gardés que les louis d'or. Une ressemblance si stupéfiante qu'elle



Le Triomphe de la mort, de Pieter Brueghel dit l'Ancien (vers 1560). Fabrice Humbert tresse l'un à l'autre les nombreux fils de la violence des hommes.

va l'obliger à fouiller son passé, suscitant la défiance de sa famille, à commencer par celle de son père, homme solitaire et singulier qui considère avec crainte son activité d'écrivain. Cette enquête digne d'un polar, le narrateur la mènera sans son approbation. Elle l'em mènera de nouveau en Allemagne bien sûr, dans les salons tendus de velours de ses grands-parents, où il recueillera des confessions inattendues. Et surtout à l'intérieur de lui-même, à la rencontre de sa propre violence. Il comblera un à un les silences, « *plus lourds à porter que les révélations* », ceux de sa famille ou ceux laissés derrière eux par les SS, des silences de mort.

En dire plus serait trop dévoiler d'une intrigue si bien menée qu'on n'en devine qu'au fur et à mesure les méandres. Si l'on comprend aisément, dès les premières pages, que l'homme de la photo est le grand-père du narrateur, véritable père, juif et peu fortuné, d'Adrien Fabre, qu'il s'appelle David Wagner (homonyme du docteur nazi, ce qui vaudra sa perte), a séduit la belle Virginie Fabre avant d'être déporté, laissé derrière lui un enfant à naître

et, avec lui, une véritable bombe à retardement, on est loin d'imaginer tout ce que l'auteur ourdit. Jusqu'à un très bel épilogue aux allures de genèse qui redonne leurs droits à l'amour et à la poésie.

L'auteur traque l'instant du revirement ou, plutôt, l'imperceptible glissement vers le Mal, pour un homme comme pour une nation.

Il y a beaucoup, beaucoup de choses dans ce troisième roman. Fabrice Humbert semble poursuivre des thèmes déjà abordés dans ses précédents livres (auxquels il est d'ailleurs fait allusion par le narrateur dans celui-ci) : *Autoportraits en noir et blanc* et *Biographie d'un inconnu*, titres évocateurs où il était également question de disparitions et de recherches personnelles, sur fond d'histoire et de filiations malaisées. Surtout, la réflexion qui est le fil conducteur

du livre et lui donne son titre est pertinente en ce qu'elle n'est pas dévorée par son ambition. *L'Origine de la violence* n'est pas une thèse de doctorat mais bien un roman. Il ne prétend pas expliquer les plaies du monde ni le délire des bourreaux. Mais, à l'aune de l'individu, il suggère une introspection et traque l'instant du revirement, ou plutôt l'imperceptible glissement vers le Mal, pour un homme comme pour une nation. « *J'avais la conviction que le nazisme n'était pas un événement ponctuel mais l'achèvement d'un Mal qui simulait depuis l'origine dans le cœur de l'homme et qui se signalait aussi bien par ses ravages historiques que par ses manifestations esthétiques.* »

Lucide, il aborde aussi la question du voyeurisme, un écueil commenté par Georges Bataille en son temps, qui soulignait la nécessité d'une « hypermorale » de l'écrivain, ajoutant : « *La littérature n'est pas innocente et, coupable, elle devait à la fin s'avouer telle.* »

L'auteur sait mêler les genres : roman noir, quête identitaire, essai historique et philosophique, moments d'émotion aussi, notamment

dans l'échange du grand-père avec son petit-fils. Au-delà, son livre est une réflexion très intéressante sur l'écriture et le rôle de l'écrivain. « *Tu es dans les livres, lance Adrien à son fils, tu ne vis jamais toi-même, tu vis par procuration. Et maintenant, c'est encore pire. Tu renifles les morts.* »

L'écrivain se révèle souvent audacieux sur la page et effrayant pour ses proches, angoissés à l'idée que leur vie soit volée dans une fiction. Et le romancier, quel est-il sinon un demiurge tordant le réel à son fantasma ? Fabrice Humbert touche là du doigt un point crucial, qui le ramène au sujet de son enquête : comme le bourreau qui s'arrange avec sa conscience, comme la victime dépossédée de sa personnalité par la peur et les humiliations, l'écrivain est happé par ses fictions et ses personnages, à travers lesquels il existe, et avec lesquels il se confond parfois, jusqu'à oublier qui il est vraiment. Le narrateur de Fabrice Humbert n'a pas de nom. Manière de prolonger le malentendu. Ou de signifier qu'à l'origine de la violence, il y a souvent de grands silences.

SABINE AUDRERIE